

VOIR

Paroles aveugles

Les mots, les yeux, la peau



33

paroles aveugles

les mots, les yeux, la peau

textes réunis, édités et illustrés par Carl Havelange

spectacle créé à l'occasion du colloque international
«~~VOIR~~ : la peinture dans le noir », le 1^{er} juin 2007,
dans la salle Rubens des Musées royaux des
Beaux-Arts de Belgique, à Bruxelles

ouverture

Dans le cadre du colloque international «VOIR: La peinture dans le noir», organisé les 1^{er} et 2 juin 2007 par la Ligue Braille en partenariat avec les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, le Comité de rédaction de la revue VOIR, s'associant au Comité d'organisation du colloque, m'ont confié le soin de concevoir un spectacle qui, sans célébrer ni rien figer, sans vain didactisme non plus, puisse évoquer, traduire, représenter le vaste domaine de recherche, de réflexion et d'émotion que nous arpentons depuis 1990.

•

Un spectacle conçu comme un libre voyage parmi les paysages multiples de la cécité et de la vision, un voyage où l'on rencontrerait Homère, Tirésias et Démocrite, peut-être, mais aussi bien le stéréotype littéraire de l'aveugle en guenilles ou le mathématicien Saunderson dont la cécité illumina le siècle des Lumières, Diderot, Borges, Baudelaire et tant d'autres, connus ou inconnus, personnages de chair ou de fiction; un voyage qui donnerait les yeux à voir, ce qu'ils signifient

et tout aussi bien leur perte, visions intérieures, nuits, couleurs, métaphores et sensations; un voyage où l'on entendrait parler les aveugles de leur cécité et répondre, parfois à des siècles de distance, à ceux, voyants, qui les avaient imaginés; un voyage où l'on ferait voir comment on voit avec la peau lorsque l'on est aveugle et pourquoi l'on dit, parfois, que les aveugles sont des voyants et que les voyants sont des aveugles.

Mais comment fallait-il procéder? Quels tons emprunter et quelles manières de dire ou d'expliquer? Quels parcours établir et quelles étapes? Et comment les enchaîner l'une à l'autre? Fallait-il raconter une histoire? Une multitude d'histoires? Impossible, évidemment! Mon voyage, je le savais d'emblée, ne pouvait être que fragmentaire. Et fallait-il même raconter quelque chose ou tenter d'expliquer? Je décidai d'abord de m'en tenir aux textes, parfois très anciens et quelle qu'en soit la nature, qui parlent de la vision ou de la cécité. Je me mis donc en chemin avec l'ambition d'opérer parmi ces textes innombrables une sélection qui fût raisonnée.

Bien vite, il me fallut en rabattre. Trop de chemins s'offraient à moi, trop de méandres et trop de bifurcations pour espérer maîtriser mes itinéraires. Il me fallait voyager beaucoup plus léger et presque sans projet. Pas même voyager : vagabonder, plutôt, m'arrêter là où mon intuition me suggérait de faire halte et me remettre en chemin tout aussitôt que le cœur m'en disait. Je devins vagabond et je devins glaneur, déposant chaque fois dans mon sac quelques-uns des mots que j'avais trouvés et qui brillaient à mes yeux d'un éclat particulier. Pour ne pas trop alourdir mon bagage, je dus m'en tenir à ce seul éclat, singulier, mystérieux, qui me faisait préférer ce fragment de texte à un autre, cette phrase à celle-ci, et cet auteur à celui-là.

J'ai presque honte de l'avouer : c'est de ce vagabondage et de ce lent parcours buissonnier qu'est né le texte qui suit. Je n'ai rien ajouté à mes glanages : pas un mot ! Me contentant, au retour, d'agencer tous ces textes que j'avais ramenés dans un grand album où je m'amusais maintenant de leurs voisinages tout neufs. Mes papillons s'entendaient à merveille... Ensemble, mots contre mots, yeux contre yeux, peaux contre

peaux, ils formaient cette sensible mosaïque à quoi, depuis le début, je voulais aboutir. Il me fallait surtout ne rien faire de plus, me laisser bercer par cette écriture d'autrui, n'encombrer le texte d'aucun commentaire et laisser à mes papillons le soin de manifester par eux-mêmes accords, rencontres, contiguïtés, éloignements et contrastes. Je me contentai alors de les assembler l'un à l'autre et de leur associer le butin en images d'un autre voyage que je venais d'accomplir auprès de quelques flaques d'eau boueuse et qui, me semblait-il, entretenait avec le texte que je venais d'établir de curieuses et multiples affinités.

•

Le comédien Thierry Devillers et le musicien Michel Kozuch seront les principaux acteurs de ce spectacle entièrement original. Déjà, je veux les remercier d'avoir accepté de participer à ce projet et de mettre ainsi leur talent au service d'un idéal de recherche et de pensée à quoi, depuis plus de quinze années, les collaborateurs de ~~VOIR~~ tentent de rester fidèles.

Carl Havelange



Les yeux sont les principales fenêtres du corps humain, et de l'âme logée en iceluy. Car c'est une œuvre de Dieu fort excellente, soit que tu considères matière de laquelle ils sont composés, et combien elle est diverse et propre à l'office qui leur est assigné, ou la beauté qui est en leur forme, et en la diversité de leurs couleurs, ou l'utilité et usage de leurs mouvements, et comment ils sont enchassés en leur lieu, comme de belles pierres précieuses mises en ouvrage, et comment ils sont environnés et fermés, et dessus et dessous, et à dextre et à senestre, et de paupieres et de sourcils, non seulement pour leur protection et défense, mais aussi pour leur ornement, et pour leur bailler plus beau lustre (Pierre VIRET, 1564).

Toute la conduite de notre vie dépend de nos sens, entre lesquels celui de la vue [est] le plus universel et le plus noble (René DESCARTES, 1637).

La vue est le sens de notre béatitude, car le souverain bien de l'homme consiste en la connaissance de Dieu. Or il n'y a point de sens qui nous y conduisent mieux que la vue (André DU LAURENS, 1597).



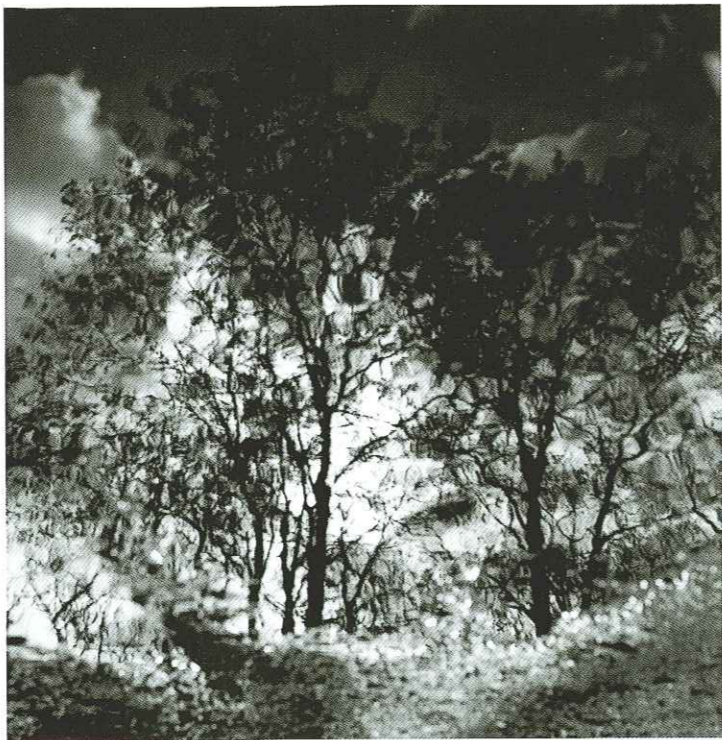
Mais pour l'esprit, l'ouïe tient le dessus. La vue sert bien à l'invention des choses, qui par elle ont été presque toutes découvertes, mais elle ne mène rien à perfection. Davantage, la vue n'est capable que des choses corporelles et d'individus, et encores de leur croûte et superficie seulement. C'est l'outil des ignorants, *qui moventur ad id quod adest, quodque praesens est.* [...] L'ouïe est un sens spirituel, c'est l'entremetteur et l'agent de l'entendement, l'outil des savants et spirituels, capable non seulement des secrets et intérieurs des individus, à quoi la vue n'arrive pas, mais encore des espèces, et de toutes choses spirituelles et divines, auxquelles la vue sert plutôt de destourbier que d'aide. C'est pourquoi il y a eu, non seulement plusieurs aveugles grands et savants, mais d'autres encore qui se sont privés de la vue à escient pour mieux philosopher, et nul jamais de sourd. Bref, la science, la vérité et la vertu n'ont point encore d'autre entremise, ni d'entrée en l'âme que l'ouïe, voire la Chrestienté enseigne que la foi et le salut est par l'ouïe, et que la vue y nuit plus qu'elle n'y aide (Pierre CHARRON, 1630).



L'homme peut bien devenir savant sans la vue. Même, il se remarque que les aveugles ont meilleure mémoire et jugement que les autres, parce que leur âme étant moins occupée aux actions externes, elle est plus vigoureuse en ses opérations internes, à cause qu'il ne se fait point en eux de dissipation d'esprits. Ce qui obligea un certain Philosophe à se crever les yeux, afin de mieux vaquer à l'étude de la sagesse. Mais sans l'ouïe, il est impossible d'avoir la moindre connaissance du monde, non pas même celle du parler, familière aux petits enfans. Car un sourd de nature est aussi muet, et par consequent tout à fait inutile à la société humaine. Voire, si nous en croyons Aristote, il est moins qu'homme. Car l'homme, dit-il, ne mérite ce nom là qu'en tant qu'il est sociable, et il n'est point tel sans pouvoir exprimer ses conceptions : ce qu'il ne peut faire sans la parole. Si bien que l'ouïe étant cause de cette parole, est la cause de ce qu'il se peut appeler homme. Et ainsi lui fournit la différence d'avec les bêtes : conséquemment, elle est la plus noble pièce de son harnois (Théophraste RENAUDOT, 1656).



Car nos sens sont des menteurs, et comme des miroirs enchantés ils nous représentent les objets avec déguisement: leurs rapports sont presque toujours intéressés, et selon qu'ils s'attachent aux objets, ils essayent d'y engager l'imagination. Certes, quand je considère l'âme prisonnière dans son corps, je plains sa condition, et je ne m'étonne pas si elle prend si souvent le mensonge pour la vérité, puisqu'il y entre par la porte des sens. Cet Esprit divin est enfermé dans son corps, sans avoir aucune connaissance que celle qu'il emprunte de ses yeux ou de ses oreilles. Et ces deux sens, que la Nature semble avoir particulièrement affectés à la science, sont si trompeurs, que leurs avis ne sont la plupart du temps que des impostures. L'aveuglement est préférable à leurs fausses lueurs, et il vaudrait mieux qu'ils nous laissassent dans notre ignorance, que de nous procurer des connaissances si malignes et si douteuses. Ils ne considèrent que l'apparence des choses, les accidents les arrêtent, leur faiblesse n'en peut pénétrer jusqu'à la substance. La Nature, engageant notre âme dans notre corps, la rend esclave de nos sens, et l'oblige dans ses plus nobles opérations à consulter des aveugles, et à puiser ses lumières dans leurs ténèbres. De là vient que toutes nos connaissances sont pleines d'erreurs, que la vérité n'est jamais sans mensonge, que nos opinions sont incertaines, et que nos passions, qui leur obéissent, sont toujours dérégées (Jean-François SENAULT, 1658).



Le corps ne dit jamais la vérité. Nos yeux nous trompent généralement dans tout ce qu'ils nous représentent, dans la grandeur des corps, dans leurs figures et dans leurs mouvements, dans la lumière et dans les couleurs, qui sont les seules choses que nous voyons. Toutes ces choses ne sont point telles qu'elles nous paraissent, tout le monde s'y trompe, et cela nous jette encore dans d'autres erreurs dont le nombre est infini (Nicolas MALEBRANCHE, 1674).



(car le toucher est le plus
démystificateur de tous les
sens, au contraire de la vue,
qui est le plus magique)
(Roland BARTHES, 1957)

L'aveugle-né, ne pouvant colorer, ni par conséquent figurer comme nous l'entendons, n'a mémoire que de sensations prises par le toucher, qu'il rapporte à différents points, lieux ou distances, et dont il compose des figures. [...] Il compose, par ce moyen, des points, des surfaces, des solides; il aura même un solide gros comme le globe terrestre, s'il se suppose le bout du doigt gros comme le globe, et occupé par la sensation en longueur, largeur et profondeur.

Mais si l'imagination d'un aveugle n'est autre chose que la faculté de se rappeler et de combiner des sensations de points palpables, et celle d'un homme qui voit, la faculté de se rappeler et de combiner des points visibles ou colorés, il s'ensuit que l'aveugle-né aperçoit les choses d'une manière beaucoup plus abstraite que nous; et que dans les questions de pure spéculation, il est peut-être moins sujet à se tromper; car l'abstraction ne consiste qu'à séparer par la pensée les qualités sensibles des corps, ou les unes des autres, ou du corps même qui leur sert de base; et l'erreur naît de cette séparation mal faite, ou faite mal à propos; mal faite, dans les questions métaphysiques; et faite mal à propos dans les questions physico-mathématiques (Denis DIDEROT, 1749).

[L'aveugle Saunderson, au moment de mourir] Voyez-vous bien, monsieur Holmes, je n'ai point d'yeux. Qu'avions-nous fait à Dieu, vous et moi, l'un pour avoir cet organe, l'autre pour en être privé? [...] Qu'est-ce que ce monde, monsieur Holmes? un composé sujet à des révolutions, qui toutes indiquent une tendance continuelle à la destruction; une succession rapide d'êtres qui s'entre-suivent, se poussent et disparaissent: une symétrie passagère; un ordre momentané [...] Vous jugez de l'existence successive du monde, comme la mouche éphémère de la vôtre. Le monde est éternel pour vous, comme vous êtes éternel pour l'être qui ne vit qu'un instant [...] Le temps, la matière et l'espace ne sont peut-être qu'un point.

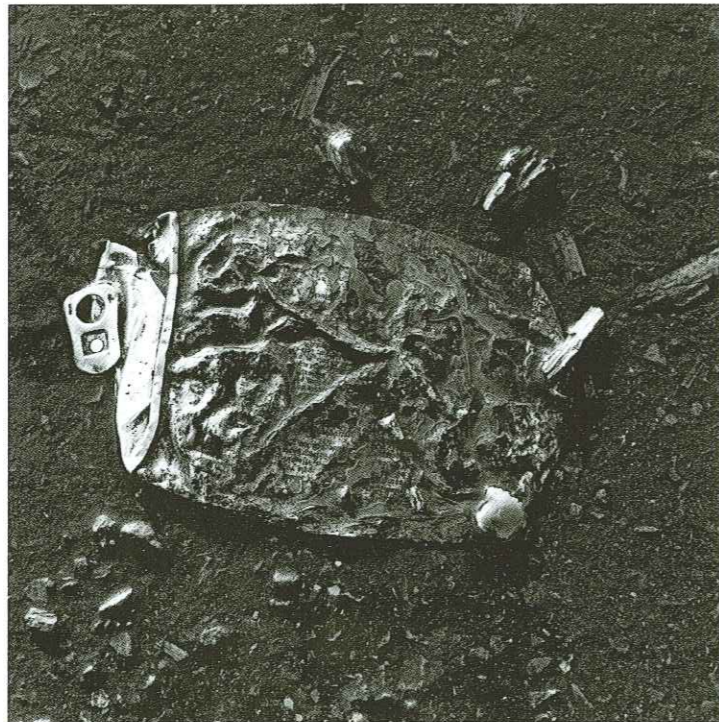
[...] ils vivent en aveugles, et Saunderson meurt comme s'il eût vu (Denis DIDEROT, 1749).



Je n'aurais jamais pu ni su, même après plusieurs années d'efforts, m'imaginer un spectacle aussi beau; il dépasse par sa seule blancheur et son éclat tout ce que l'on peut concevoir ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit pas; c'est une blancheur pleine de suavité et une splendeur infuse qui charme délicieusement la vue, sans lui causer la moindre fatigue; c'est une clarté qui nous illumine pour que nous puissions contempler cette beauté si divine. C'est une lumière qui diffère souverainement de celle d'ici-bas. Et, à mon avis, la clarté même du soleil perd tellement son lustre, quand on la compare à cette clarté et à cette lumière divine, que l'on ne voudrait plus ouvrir les yeux. Je compare la première à une eau limpide que nous voyons couler sur le cristal et dans laquelle se réfléchissent les rayons du soleil, et la seconde à une eau trouble qui par un temps sombre coule sur le sol. Je ne dis pas qu'on voit alors un soleil ou que cette lumière soit semblable à celle du soleil. Mais cette lumière dont l'âme est inondée lui semble une lumière naturelle, et celle de l'astre qui nous éclaire lui paraît artificielle. C'est une lumière qui n'a point de nuit; elle est toujours resplendissante et ne connaît point d'éclipse. Elle est enfin telle que le plus grand génie ne saurait, même après une longue vie, s'en former une idée (THÉRÈSE D'AVILA).



Puissions-nous pénétrer nous aussi,
dans cette Ténèbre plus lumineuse que
la lumière et, renonçant à toute vision
et à toute connaissance, puissions-
nous ainsi voir et connaître qu'on ne
peut voir ni connaître Celui qui est
au-delà de toute vision et de toute
connaissance! Car c'est une vision
véritable et une véritable connaissance
(PSEUDO-DENYS L'ARÉOPAGITE)



Contemple-les, mon âme ; ils sont vraiment affreux !
Pareils aux mannequins ; vaguement ridicules ;
Terribles, singuliers comme les somnambules ;
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés
Au ciel ; on ne les voit jamais vers les pavés
Pencher rêveusement leur tête appesantie.

Ils traversent ainsi le noir illimité,
Ce frère du silence éternel. O Cité !
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles,

Éprise du plaisir jusqu'à l'atrocité,
Vois, je me traîne aussi ! mais, plus qu'eux hébété,
Je dis : Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles ?

(Charles BAUDELAIRE, 1860)

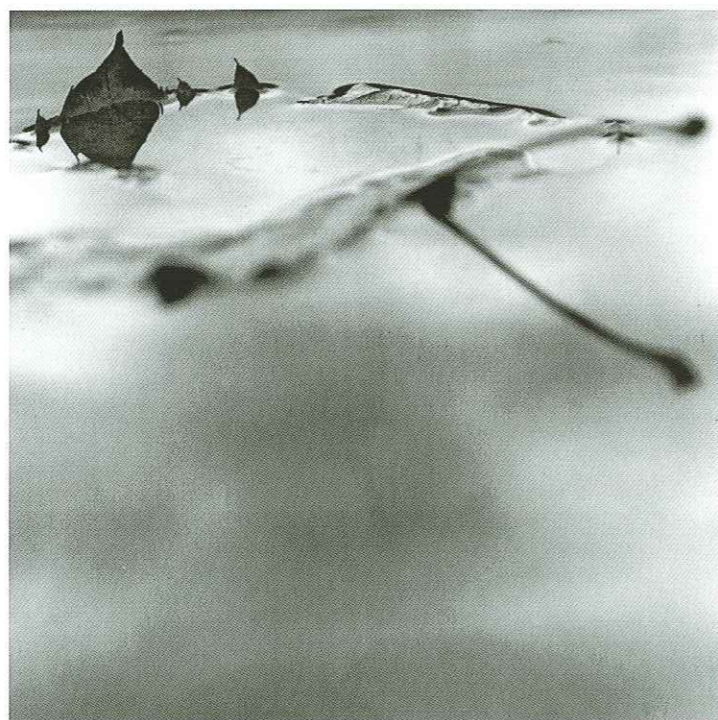
Le 3e dit que pour bien connaître l'excellence de la vue il ne fallait que considérer son contraire, l'aveuglement et la misère des aveugles : leur vie étant une image de la mort, puisqu'ils sont en des ténèbres perpétuelles. C'est pourquoi les juristes les ont exclus des charges publiques, parce, disent-ils, qu'ils ne peuvent voir, ni par conséquent révéler les marques de la magistrature (Théophraste RENAUDOT, 1655).

[Notre aveugle] eut dans sa jeunesse une querelle avec un de ses frères, qui s'en trouva fort mal. Impatienté des propos désagréables qu'il en essayait, il saisit le premier objet qui lui tomba sous la main, le lui lança, l'atteignit au milieu du front, et l'étendit par terre. Cette aventure et quelques autres le firent appeler à la police. Les signes extérieurs de la puissance qui nous affectent si vivement, n'en imposent point aux aveugles. Le nôtre comparut devant le magistrat comme devant son semblable. Les menaces ne l'intimidèrent point. « Que me ferez-vous ? dit-il à M. Hérault. – Je vous jetterai dans un cul de basse-fosse, lui répondit le magistrat. – Eh ! monsieur, lui répliqua l'aveugle, il y a vingt-cinq ans que j'y suis. » Quelle réponse, madame ! et quel texte pour un homme qui aime autant à moraliser que moi ! (Denis DIDEROT, 1749).



Lorsque la cécité est congénitale, l'enfant demeure alors à jamais aveugle, condition bien triste à la vérité, mais moins déplorable mille fois que celle d'une personne qui se trouve privée tout à coup de la vue, après en avoir joui pendant un certain temps. Le sort de l'aveugle-né ressemble à celui du sourd-muet de naissance ; il ne peut regretter un bien qu'il n'a jamais connu, dont il n'a pas la moindre idée, et le développement des autres sens, notamment de celui du toucher, que la nécessité oblige de perfectionner à un point fait pour nous étonner, le dédommage en quelque sorte de la privation de celui dont la nature lui a refusé la possession (JOURDAN, 1813).

Un jour, une branche me blessa l'œil gauche, sans que j'y décèle le signe précurseur d'une plus grave catastrophe. Pendant des mois, j'observais le monde d'un seul œil, jusqu'au jour où un détonateur de mine me blessa aussi l'œil droit. Je ne suis pas devenu brusquement aveugle, mais petit à petit, au cours des mois, comme s'il s'était agi d'un long adieu à la lumière. Ainsi ai-je eu tout mon temps pour saisir au vol les objets les plus précieux, les images des livres, les couleurs et les phénomènes du ciel, et les emporter avec moi pour un voyage sans retour. Peut-être est-ce une chance que cela se soit passé lentement. Peut-être était-ce seulement le cynisme du destin qui agissait à retardement. J'espère n'être jamais obligé de répondre à ces questions de façon précise (Evgen BAVČAR, 1992).

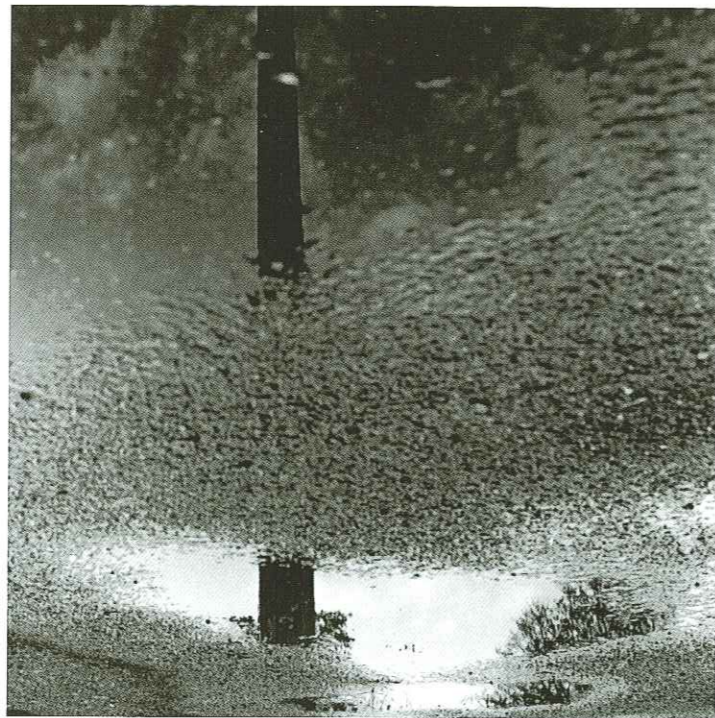


Regarde, il marche et interrompt la ville
qui n'est pas dans l'obscur endroit qu'il connaît,
comme une cassure obscure traversant
une tasse claire. Et le reflet des choses

est peint sur lui comme sur une feuille
de papier ; il ne le prend pas en lui.
Seul frémit son toucher comme s'il attrapait
le monde en lui par ondes minuscules :

un silence, une résistance – alors
on dirait qu'il choisit, en attente, quelqu'un ;
s'abandonne et lève la main, presque comme
en fête d'un mariage qui serait le sien.

(Rainer Maria RILKE, 1907)



Au cours de mes nombreuses – trop nombreuses – conférences, j'ai remarqué qu'on préférait le particulier au général, le concret à l'abstrait. Je parlerai donc, pour commencer, de ma modeste cécité personnelle. Modeste, je le dis tout de suite, car c'est une cécité totale d'un œil mais partielle de l'autre. Je peux encore discerner quelques couleurs, je peux encore distinguer le vert et le bleu. Il y a une couleur qui ne m'a pas été infidèle, c'est le jaune. Je me souviens qu'enfant [...] je m'attardais devant certaines cages du Jardin zoologique de Palermo et c'étaient celle du tigre et celle du léopard. Je m'attardais devant l'or et le noir du tigre; aujourd'hui encore, le jaune me tient compagnie.

Passons à un fait qu'on ignore habituellement et dont je ne sais s'il est d'application générale. Les gens imaginent l'aveugle enfermé dans un monde de noir total. Un vers de Shakespeare justifie cette opinion: *Looking on darkness which the blind do see*, «Regardant l'obscurité que voient les aveugles». Si par obscurité on entend le noir total, ce vers de Shakespeare est inexact.

Une des couleurs que les aveugles (du moins celui qui vous parle) regrettent de ne plus voir, c'est le noir; il en va de même du rouge. «Le rouge et le noir» sont les couleurs qui nous manquent. Moi qui avais l'habitude de dormir dans l'obscurité complète, j'ai été longtemps gêné de devoir dormir dans ce monde de brouillard, de brouillard verdâtre ou bleuâtre et vaguement lumineux qui est le monde de l'aveugle. J'aurais aimé me reposer sur l'obscurité, prendre appui sur elle.

L'aveugle vit dans un monde assez incommode, un monde imprécis duquel émergent quelques couleurs: dans mon cas, encore le jaune, encore le bleu (mais ce bleu peut être du vert), encore le vert (mais ce vert peut être du bleu). Le blanc a disparu ou se confond avec le gris. Quant au rouge, il a complètement disparu [...]

Je vis dans ce monde de couleurs et je voudrais dire, en premier lieu, que si j'ai parlé de ma modeste cécité personnelle, c'est parce qu'elle n'est pas cette cécité parfaite à laquelle pensent les gens et, en second lieu, parce qu'il s'agit de moi. Mon cas n'est pas particulièrement dramatique. Dramatique est le cas de ceux qui perdent la vue brusquement: il s'agit alors d'une fulmination, d'une éclipse; mais en ce qui me concerne, ce lent crépuscule (cette lente perte de la vue) a commencé quand j'ai commencé à voir. Il s'est développé depuis 1899 sans moments dramatiques, c'est un lent crépuscule qui a duré plus d'un demi-siècle (Jorge Luis BORGES, 1977).



De tous les sens, la vue est celui qui nous procure les jouissances les plus douces, celui par lequel nous recevons les impressions les plus variées de la part de tout ce qui nous entoure. C'est donc toujours aux dépens de notre bonheur et du perfectionnement de nos facultés que nous en sommes privés, quoiqu'alors les autres sens, nécessairement plus exercés, et par cela même plus raffinés y suppléent en quelque sorte (JOURDAN, 1813).

Bref, c'était comme si autrefois les bruits avaient été toujours à moitié réels, faits trop loin de moi, à travers un brouillard. Peut-être étaient-ce mes yeux qui créaient autrefois ce brouillard. En tout cas, mon accident avait précipité ma tête contre le cœur bruyant des choses: ce cœur battait et ne s'interrompait plus. On s'imagine toujours que les bruits sont des phénomènes qui commencent et finissent brusquement. Je m'apercevais que rien n'était plus faux. Mes oreilles ne les avaient pas encore entendus qu'ils étaient déjà là, me touchant du bout de leurs doigts et me dirigeant vers eux. Souvent, il m'arrivait d'entendre parler les gens avant qu'ils n'aient pris la parole. Les sons avaient une particularité toute semblable à celle de la lumière: ils n'étaient ni au-dedans ni au-dehors, ils me traversaient. Ils me donnaient ma position dans l'espace, ils me reliaient aux choses. Ils ne fonctionnaient pas comme des signaux mais comme des réponses (Jacques LUSSEYRAN, 2005).

Je n'eus réellement qu'à laisser faire mes mains. Je n'avais rien à leur apprendre. Et, du reste, depuis qu'elles travaillaient à leur compte, elles semblaient tout connaître à l'avance. Elles avaient, au contraire des yeux, une façon de se conduire sérieuse. De quelque côté qu'elles aient abordé un objet, elles le parcouraient tout entier. Elles essayaient sa résistance, s'appuyaient contre son volume, énuméraient tous les accidents de sa surface. Elles le mesuraient en hauteur, en épaisseur, selon le plus grand nombre possible des lignes de l'espace. Mais surtout, s'étant aperçues qu'elles avaient des doigts, elles se servaient d'eux d'une façon toute nouvelle. Du temps que j'avais mes yeux, mes doigts étaient raides, à demi morts au bout de mes mains: ils n'étaient bons qu'à faire le mouvement de prendre. Maintenant chacun d'eux avait des initiatives. Ils se promenaient séparément sur les choses, ils variaient les niveaux, se faisaient lourds ou légers indépendamment les uns des autres. Le mouvement des doigts était très important. Il fallait même que ce fût un mouvement ininterrompu. Car c'est une illusion de croire que les objets existent en un point, fixés là à jamais, serrés dans une forme et non dans une autre. Les objets vivent (et les pierres elles-mêmes). Il faut dire plus: ils vibrent, ils tremblent. Mes doigts sentaient distinctement cette pulsation. Et s'ils n'y répondaient pas par une pulsation venue d'eux, ils étaient aussitôt frappés d'impuissance: ils perdaient le toucher. Quand au contraire ils allaient au-devant des choses, palpitaient avec elles, ils les connaissaient. Seulement il y avait plus important que le mouvement, il y avait la pression. Si je posais la main sur la table sans appuyer, je savais que la table était là mais n'apprenais rien sur elle. Pour apprendre, il fallait que mes doigts exercent une pesée. Et la surprise, c'était ici que la pesée m'était aussitôt rendue par la table elle-même. Moi qui croyais qu'étant aveugle j'allais devoir aller au-devant de tout, je découvrais que c'étaient toutes les choses qui allaient au-devant de moi. Je n'avais jamais à faire que la moitié du chemin. L'univers était complice de tous mes désirs (Jacques LUSSEYRAN, 2005).



La ville que j'explore se crispe sous la pluie qui devient implacable. Une sorte d'hostilité s'embusque aux creux des façades que je voudrais aimer. Malgré mon désir je me résignerai, je n'ôterai pas mes gants, je ne suivrai pas les colonnes, rinceaux, feuillages et personnages des portails, tout ce que je peux atteindre. L'eau glaciale qui revêt les pierres engourdit les doigts, décourage le geste. Le ciel s'est fait sordide et descend jusqu'aux toits, je le sens, il va les masquer pour jamais et laisse à respirer un brouillard acide ; nous devenons des bêtes traquées qui, narines pincées et gorge inquiète, songent à se mettre à l'abri. La poussière caillouteuse craque, colle aux semelles sur le pavé baigné dont les flaques s'étendent ; les passants se heurtent d'un coude ruisselant et lancent un grognement inarticulé, car les parapluies s'enchevêtrent et dégouttent sur les épaules. Les pieds se poursuivent d'îlots fermes en enfoncements boueux, les voitures laminent le gravier, l'eau gicle, aidée du vent sournois ; la chaussure s'imbibe, le vêtement s'appesantit. Le bruit persistant de la pluie crépite dans les ruisseaux, un voile lourd pailleté de menues étincelles sonores asperge le trottoir. Cependant, par cet air humide, les poumons bataillent, les côtes se tendent et le bon effort donne chaleur ; je songe même que l'accent et le ton des sculptures mouillées se ravivent par endroits, et cela me plaît à supposer (Cécile DOUARD, 1929).



Qui est-ce qui n'a pas connu ou entendu parler du fameux Daviel ? J'ai assisté plusieurs fois à ses opérations. Il avait abattu la cataracte à un forgeron qui avait contracté cette maladie au feu continuel de son fourneau ; et pendant les vingt-cinq années qu'il avait cessé de voir, il avait pris une telle habitude de s'en rapporter au toucher, qu'il fallait le maltraiter pour l'engager à se servir du sens qui lui avait été restitué ; Daviel lui disait en le frappant : Veux-tu regarder, bourreau !... Il marchait, il agissait ; tout ce que nous faisons les yeux ouverts, il le faisait, lui, les yeux fermés (Denis DIDEROT, 1782 ou 1783).



Un amas de guenilles lui recouvrait les épaules, et un vieux castor défoncé, s'arrondissant en cuvette, lui cachait la figure; mais, quand il le retirait, il découvrait, à la place des paupières, deux orbites béantes tout ensanglantées. La chair s'effiloquait par lambeaux rouges; et il en coulait des liquides qui se figeaient en gales vertes jusqu'au nez, dont les narines noires renflaient convulsivement. Pour vous parler, il se renversait la tête avec un rire idiot; – alors ses prunelles bleuâtres, roulant d'un mouvement continu, allaient se cogner, vers les tempes, sur le bord de la plaie vive (Gustave FLAUBERT, 1857).



Pozzo (soudain furieux). – Vous n'avez pas fini de m'empoisonner avec vos histoires de temps? C'est insensé! Quand! Quand! Un jour, ça ne vous suffit pas, un jour pareil aux autres il est devenu muet, un jour je suis devenu aveugle, un jour nous deviendrons sourds, un jour nous sommes nés, un jour nous mourons, le même jour, le même instant, ça ne vous suffit pas? (Plus posément.) Elles accouchent à cheval sur une tombe, le jour brille un instant, puis c'est la nuit à nouveau. (Il tire sur la corde.) En avant! (Samuel BECKETT, 1948).



[...] et les YEUX sont les remparts de notre marche et ils nous protègent de l'étendue infinie qui de l'autre côté attirerait et ferait dévier nos pas et sans nos YEUX la terre bouge plus rien ne peut arrêter son mouvement nous basculons et l'espace qui nous entoure nous aspire tout autour car la nuit est un aimant et nous en venons et pourtant nous aimerions tant rouler nous enivrer de distances nous perdre dans nos YEUX et nous aimerions tant courir nous laisser emporter dans l'invisible retourner voir pour toucher et nous mêler à la terre et à la pierre mais les YEUX nous dirigent la vue nous manient le soleil ne nous quitte plus maintenant et nous sommes au centre de l'univers et l'infini est comme un mur qui nous encercle il est tout autour de nous et s'il n'était que d'un côté il suffirait de fermer les YEUX un seul instant pour être aspirés jusqu'au fond de lui et si nous nous laissons emporter par notre élan nous nous dirigerons toujours vers l'étendue la plus grande et nous avançons mais c'est toujours aimantés par l'infini et heureusement que tout se réduit lorsque nous levons les paupières nos pas ainsi longent les haies que forment nos YEUX et heureusement que tout se clôture ne nous laissant qu'un étroit passage sinon ce serait le vertige à chaque pas l'attrait du vide et le gouffre est si profond lorsque nous fermons les YEUX [...] et nous avançons mais c'est toujours les poings fermés serrant deux cordes et nous tenons debout mais c'est sur deux béquilles invisibles que nous envoient nos YEUX et nous avançons mais c'est guidés par les deux cannes blanches de nos deux YEUX de voyant et nous marchons cramponnés à nos yeux ouverts et si nous fermons les YEUX si nous lâchons tout nous n'aurons plus qu'à nous mettre à genoux à nous baisser les bras tendus puis à nous accrocher au sol et sans les yeux la terre tourne si vite qu'elle nous projetterait dans l'espace et la nuit il faut rester ainsi en attendant le jour qui arrêtera tout et notre route est bordée de nos YEUX écarquillés et les YEUX fermés il n'y a plus la moindre trace d'un seul chemin pour nos pas et la nuit ce qui nous entoure est une immense étendue sans fin et sans sillon et il n'y a plus une seule ligne pour nous retenir plus de barres d'appui [...] et la nuit la terre tourne marche court monte vers le ciel (Jean-Luc PARANT, 1976).



J'écris encore, mais sans saisir d'ordinaire le point précis où j'appuie la plume, sans être capable de me relire ou de relier les lettres ou les traits quand j'ai perdu le fil du discours ou le tracé général de la ligne. Les images des deux yeux sont de moins en moins égales et superposables. Rien d'étonnant dès lors si, en continuant à recourir à la vision binoculaire, j'éprouve un malaise indicible, une incertitude telle que je n'ose rien fixer, crainte de rendre plus brutale cette incohérence dont je ne puis subjectivement analyser ou atténuer les causes et les effets. C'est en ce chaos, en cette torture physique, logique, esthétique, métaphysique qu'il me faut vivre: inquiétude inapaisable.

Tout me fait mal à regarder, parce que je n'y vois pas ce qu'il y aurait à voir et parce que l'organe même de la vision est douloureux en son effort d'adaptation inefficace. Il n'y a que les bleus profonds et doux du ciel que je puis contempler sans trop de peine, car il n'y a là ni distance, ni précision.

Non seulement je ne vois guère, mais je vois mal; et je souffre à la fois de ce que je ne vois pas et de ce que je vois, comme si dans un chant je n'entendais que les fausses notes. Tout est lacuneux et grimaçant, informe et difforme.

Apprendre le métier d'aveugle, d'écrivain à tâtons... Avec mes pauvres yeux, je ne vois plus, à proprement parler: je vois ce qu'il y aurait à voir, et c'est un perpétuel supplice de désir inefficace.

Il me faut renoncer aux lectures éphémères, aux intérêts actuels, aux horizons proches, ne regarder qu'au loin, au haut, à l'éternel, penser et tester pour ce qui, même dans le temps et dès ici-bas, ne passe pas, devenir contemporain des âges futurs et serviteur des âmes immortelles (Maurice BLONDEL, après 1919).



Celle qui jadis voyait, vivait de bruits, de regards,
celle-là est morte.

[...]

Pourtant, ce fut terrible dans les premiers jours.
Mon corps entier était meurtri. Le monde
qui s'épanouit et mûrit dans les choses
était comme déraciné de moi,
et avec lui mon cœur (me semblait-il), et je restais
couchée béante, comme une terre retournée, buvais
la pluie froide de mes larmes
qui des yeux morts coulait sans cesse
et sans bruits, comme aux cieux vides
quand Dieu est mort crèvent les nuages.
Et mon ouïe était vaste et ouverte à tout.
J'entendais des choses imperceptibles :
le temps qui ruisselait sur mes cheveux,
le silence vibrant dans de fragiles verres, -
et sentais que tout proche de mes mains passait le souffle
d'une grande rose blanche.
Et pensais sans cesse : la nuit, et encore la nuit,
et je croyais voir une traînée de clarté
qui allait s'étendre comme un jour ;

[...]

Sans moi ! Comment peut-il faire jour sans moi ?
Mon absence ne se fait donc sentir nulle part ?

[...]

Quand tes yeux se posent,
si grande soit leur fatigue,
ils peuvent encore se relever.
... Les miens se taisent.
Mes fleurs perdront leurs couleurs.
Mes miroirs se figeront dans la glace.
Dans mes livres, les lignes disparaîtront.
Mes oiseaux dans les ruelles iront
d'un vol errant se blesser à des fenêtres d'étrangers.
Plus rien n'a de lien désormais avec moi.
Tout m'a abandonnée. —
Je suis une île.

(Rainer Maria RILKE, 1900)



Dans six mois au plus tard, peut-être demain, je serai aveugle. C'est ma triste, triste vie qui continue.

Ceux qui m'ont mis au monde, ils le paieront, me disais-je autrefois. Jusqu'à présent ils n'ont pas encore payé. Moi, cependant, il faut maintenant que j'y aille de mes deux yeux. Leur perte définitive me libérera de souffrances atroces, c'est tout ce qu'on peut dire. Un matin, il y aura du pus plein mes paupières. Le temps de faire inutilement quelques essais du terrible nitrate d'argent, et c'en sera fini d'eux. Il y a neuf ans, mère me dit : « Je préférerais que tu ne fusses pas né. » (Henri MICHAUX, 1967).

Le roi masqué d'or se dressa du trône noir où il était assis depuis des heures et demanda la cause du tumulte. Car les gardes des portes avaient croisé leurs piques et on entendait sonner le fer. Autour du brasier de bronze s'étaient dressés aussi les cinquante prêtres à droite et les cinquante bouffons à gauche, et les femmes en demi-cercle devant le roi agitaient leurs mains. La flamme rose et pourpre qui rayonnait par le crible d'airain faisait briller les masques des visages. A l'imitation du roi décharné, les femmes, les bouffons et les prêtres avaient d'immuables figures d'argent, de fer, de cuivre, de bois et d'étoffe. Et les masques des bouffons étaient ouverts par le rire, tandis que les masques des prêtres étaient noirs de souci. Cinquante visages hilares s'épanouissaient sur la gauche, et sur la droite cinquante visages tristes se renfrognèrent. Cependant les étoffes claires tendues sur les têtes des femmes mimaient des figures éternellement gracieuses animées d'un sourire artificiel. Mais le masque d'or du roi était majestueux, noble et véritablement royal.

Or le roi se tenait silencieux et semblable par ce silence à la race des rois dont il était le dernier. La cité avait été gouvernée jadis par des princes qui portaient le visage découvert; mais dès longtemps s'était levée une longue horde de rois masqués. Nul homme n'avait vu la face de ces rois, et même les prêtres en ignoraient la raison. Cependant l'ordre avait été donné, depuis les âges anciens, de couvrir les visages de ceux qui s'approchaient de la résidence royale; et cette famille de rois ne connaissait que les masques des hommes.

Et tandis que les ferrures des gardes de la porte frémissaient et que leurs armes sonores retentissaient, le roi les interrogea d'une voix grave :

- Qui ose me troubler, aux heures où je siège parmi mes prêtres, mes bouffons et mes femmes !

Et les gardes répondirent, tremblants :

- Roi très impérieux, masque d'or, c'est un homme misérable, vêtu d'une longue robe; il paraît être de ces mendiants pieux qui errent par la contrée, et il a le visage découvert.

- Laissez entrer ce mendiant, dit le roi.

Alors celui des prêtres qui avait le masque le plus grave se tourna vers le trône et s'inclina :

- O roi, dit-il, les oracles ont prédit qu'il n'est pas bon pour ta race de voir le visage des hommes.

Et celui des bouffons dont le masque était crevé par le rire le plus large tourna le dos au trône et s'inclina :

- O mendiant, dit-il, que je n'ai pas encore vu, sans doute tu es plus roi que le roi au masque d'or, puisqu'il est interdit de te regarder.

Et celle des femmes dont la fausse figure avait le duvet le plus soyeux joignit ses mains, les écarta et les courba comme pour saisir les vases des sacrifices. Or le roi, penchant ses yeux vers elle, craignait la révélation d'un visage inconnu.

Puis un désir mauvais rampa dans son cœur.

- Laissez entrer ce mendiant, dit le roi au masque d'or.

Et parmi la forêt frissonnante des piques, entre lesquelles jaillissaient les lames des glaives comme des feuilles éclatantes d'acier, éclaboussées d'or vert et d'or rouge, un vieil homme à la barbe blanche hérissée, s'avança jusqu'au pied du trône, et leva vers le roi une figure nue où tremblaient des yeux incertains.

- Parle, dit le roi.

Le mendiant répliqua d'une voix forte :

- Si celui qui m'adresse la parole est le roi masqué d'or, je répondrai, certes; et je pense que c'est lui. Qui oserait, avant lui, élever la voix? Mais je ne puis m'en assurer par la vue – car je suis aveugle. Cependant je sais qu'il y a dans cette salle, des femmes, par le frottement poli de leurs mains sur les épaules; et il y a des bouffons, j'entends des rires; et il y a des prêtres, puisque ceux-ci chuchotent d'une façon grave. Or les hommes de ce pays m'ont dit que vous étiez masqués; et toi, roi au masque d'or, dernier de ta race, tu n'as jamais contemplé des visages de chair. Ecoute: tu es roi et tu ne connais pas les peuples. Ceux-ci sur ma gauche sont les bouffons – je les entends rire; ceux-ci sur ma droite sont les prêtres, – je les entends pleurer; et je perçois que les muscles des visages de ces femmes sont grimaçants.

Or le roi se tourna vers ceux que le mendiant nommait bouffons, et son regard trouva les masques noirs de souci des prêtres; et il se tourna vers ceux que le mendiant nommait prêtres, et son regard trouva les masques ouverts de rire des bouffons; et il baissa les yeux vers le croissant de ses femmes assises, et leurs visages lui semblèrent beaux.

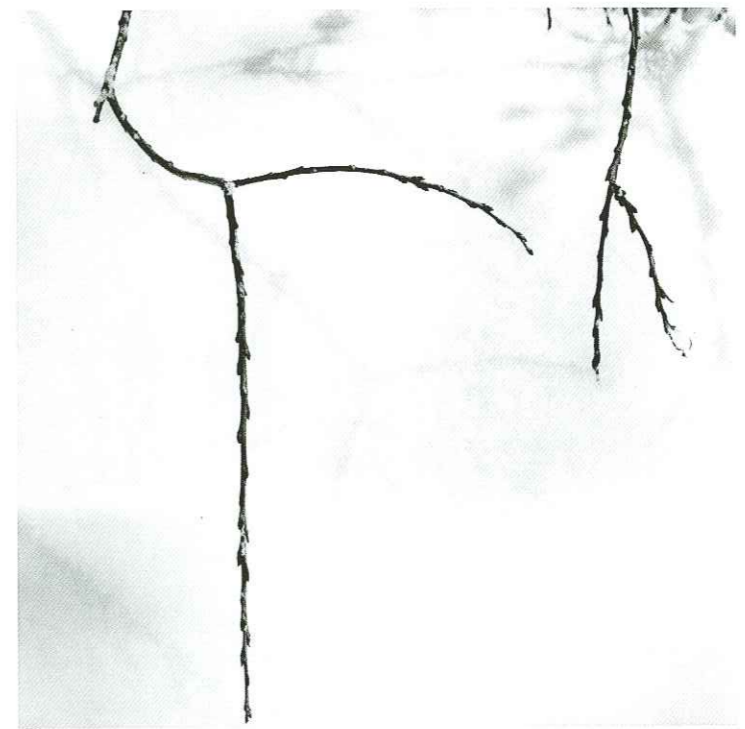
- Tu mens, homme étranger, dit le roi; et tu es toi-même le rieur, le pleureur et le grimaçant; car ton horrible visage, incapable de fixité, a été fait mobile afin de dissimuler. Ceux que tu as désignés comme les bouffons sont mes prêtres, et ceux que tu as désignés comme les prêtres sont mes bouffons. Et comment pourrais-tu juger, toi dont la figure se plisse à chaque parole, de la beauté immuable de mes femmes.

- Ni de celle-là, ni de la tienne, dit le mendiant à voix basse, car je n'en puis rien savoir, étant aveugle, et toi-même tu ne sais rien ni des autres ni de ta personne. Mais je suis supérieur à toi en ceci: je sais que je ne sais rien. Et je puis conjecturer. Or peut-être que ceux qui te paraissent des bouffons pleurent sous leur masque; et il est possible que ceux qui te semblent des prêtres aient leur véritable visage tordu par la joie de te tromper; et tu ignores si les joues de tes femmes ne sont pas couleur de cendre sous la soie. Et toi-même, roi masqué d'or, qui sait si tu n'es pas horrible malgré ta parure?

Alors celui des bouffons qui avait la plus large bouche fendue de gaieté poussa un ricane semblable à un sanglot; et celui des prêtres qui avait le front le plus sombre dit une supplication pareille à un rire nerveux, et tous les masques des femmes tressaillirent.

Et le roi à la figure d'or fit un signe. Et les gardes saisirent par les épaules le vieil homme à la figure nue et le jetèrent par la grande porte de la salle.

(Marcel SCHWOB, 1892)



index

(par ordre d'apparition des extraits dans le livret)

- 1 Pierre VIRET (1511-1571), *Instructions chrétiennes en la doctrine de la foy et de l'evangile: & en la vraye philosophie & théologie tant naturelle que supernaturelle des chrétiens: & en la contemplation du temple & des images & œuvres de la providence de Dieu en tout l'univers & en l'histoire de la création & cheute & réparation du genre humain*, Genève, Jean Rivery, 1564, vol. 2, p. 276. p. 7
- 2 René DESCARTES (1596-1650), *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences*, Leyde, Jean Maire, 1637 – *Dioptrique*, p. 1. p. 8
- 3 André DU LAURENS (1558-1609), *Discours de la conservation de la vëue, des maladies mélancholiques, des catarrhes et de la vieillesse*, Paris, chez Jamet Mettayer, 1597, f. 18 v. (première édition: 1594). p. 9
- 4 Pierre CHARRON (1541-1603), *De la sagesse. Trois livres par Pierre Charron, Parisien, Docteur es Droicts*, Paris, Robert Fuge, 1630, p. 77-78 (première édition: 1601). p. 11
- 5 Théophraste RENAUDOT (1586-1653), *Recueil general des questions traictées ès Conférences du Bureau d'Adresse*, t. 1, Paris, chez Cardin Besongne, 1656, p. 424-425 (24^e conférence – *Quel est le plus noble des cinq sens?*). p. 13
- 6 Jean-François SENAULT (1604-1672), *De l'usage des passions*, Leyde, Jean Elsevier, 1658, p. 79-83 (première édition: 1641). p. 15
- 7 Nicolas MALEBRANCHE (1638-1715), *De la recherche de la vérité. Où l'on traite de la nature de l'esprit de l'homme et de l'usage qu'il doit en faire pour éviter l'erreur dans les sciences. Sixième édition revue et augmentée de plusieurs éclaircissements*, Paris, Gallimard, 1979, p. 54 (première édition: 1674; sixième édition: 1712). p. 17

- 8 Roland BARTHES (1915-1980), *Mythologies (La nouvelle Citroën)*, dans *Œuvres complètes*, t. 1 (1842-1865), édition établie et présentée par Eric Marty, Paris, Seuil, 1993, p. 656 (première édition des *Mythologies*: 1957). p. 19
- 9-10 Denis DIDEROT (1713-1784), *La lettre sur les aveugles à l'intention de ceux qui voient* (1749), dans *Œuvres*, édition établie et annotée par André Billy, Paris, Gallimard, 1951, p. 822-825. p. 20
- 11-12 Denis DIDEROT (1713-1784), *La lettre sur les aveugles à l'intention de ceux qui voient* (1749), dans *Œuvres*, édition établie et annotée par André Billy, Paris, Gallimard, 1951, p. 841-842. p. 21
- 13 THÉRÈSE D'AVILA (1515-1582), *Œuvres complètes*, traduction du père Grégoire de Saint-Joseph, Paris, Seuil, 1948, p. 289-290 (*Vie écrite par elle-même*). p. 23
- 14 PSEUDO-DENYS L'ARÉOPAGITE (V^e-VI^e siècle), *Œuvres complètes*, éd. Maurice de Gandillac, Paris, Aubier Montaigne, 1943, p. 180 (*Théologie mystique*, 1025 B). p. 25
- 15 Charles BAUDELAIRE (1821-1867), *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, t. 1, Paris, Gallimard, 1975, p. 92 (*Les aveugles*). p. 27
- 16 Théophraste RENAUDOT (1586-1653), *Recueil general des questions traictées ès Conférences du Bureau d'Adresse*, t. 2, Paris, chez Cardin Besongne, 1655, p. 132-133 (58^e conférence – *De la veuë*). p. 28
- 17 Denis DIDEROT (1713-1784), *La lettre sur les aveugles à l'intention de ceux qui voient* (1749), dans *Œuvres*, édition établie et annotée par André Billy, Paris, Gallimard, 1951, p. 817. p. 29
- 18 Antoine Jacques Louis JOURDAN (1788-1848), *Dictionnaire des sciences médicales par une société de médecins et de chirurgiens*, vol. IV, Paris, C.L.F. Panckoucke, 1813, p. 392 (article *cécité*). p. 31
- 19 Evgen BAVČAR (né en 1946), *Le voyeur absolu*, Paris, Seuil (« Fiction & C^{ie} »), 1992, p. 8. p. 31
- 20 Rainer Maria RILKE (1875-1926), *Œuvres poétiques et théâtrales*, Paris, Gallimard, 1997, p. 445 (*L'Aveugle*, écrit à Paris le 21 août 1907). p. 33
- 21 Jorge Luis BORGES (1899-1986), *Conférences*, Paris, Gallimard, 1985, p. 128-130 (conférence sur la cécité prononcée à Buenos Aires en 1977). p. 35
- 22 Antoine Jacques Louis JOURDAN (1788-1848), *Dictionnaire des sciences médicales par une société de médecins et de chirurgiens*, vol. IV, Paris, C.L.F. Panckoucke, 1813, p. 390-391 (article *cécité*). p. 37
- 23-24 Jacques LUSSEYRAN (1924-1971), *Et la lumière fut*, Paris, Éditions du Félin, 2005, p. 32 et 35-36 (première édition: 1953). p. 38
- 25 Cécile DOUARD (1866-1941), *Paysages indistincts*, Liège, Imprimerie Bénard, 1929, p. 31-32 (*Journée de pluie*). p. 41
- 26 Denis DIDEROT (1713-1784), Addition à la *Lettre sur les aveugles à l'intention de ceux qui voient* (1782 ou 1783), dans *Œuvres*, édition établie et annotée par André Billy, Paris, Gallimard, 1951, p. 863. p. 43
- 27 Gustave FLAUBERT (1821-1880), *Madame Bovary* (1857), dans *Œuvres*, édition établie par Albert Thibaudet et René Dusmesnil, t. 1, Paris, Gallimard, 1951, p. 534. p. 45

- 28 Samuel BECKETT (1906-1989), *En attendant Godot* (1948), Paris, Éditions de Minuit, 1952, p. 126. p. 47
- 29 Jean-Luc PARANT (né en 1944), *Les yeux MMDVI*, Paris, Christian Bourgois, 1976, p. 18-20. p. 49
- 30 Maurice BLONDEL (1861-1949), *Carnets intimes*, t. 2 (1894-1949), Paris, Éditions du Cerf, 1966, p. 335-347. p. 51
- 31 Rainer Maria RILKE (1875-1926), *Œuvres poétiques et théâtrales*, Paris, Gallimard, 1997, p. 258-259 (extrait de *Le livre des images*, écrit à Berlin-Schmargendorf, le 25 novembre 1900). p. 53
- 32 Henri MICHAUX (1899-1984), *La nuit remue*, nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Gallimard, 1967, p. 134 (*Maudit*). p. 55
- 33 Marcel SCHWOB (1867-1905), *Le roi au masque d'or*, Toulouse, Ombres, 1991, p. 13-16 (première édition: 1892). p. 56